

ANNONCEZ LA COULEUR !

La bonne nouvelle ; une comédie cynique vêtue de noir.

Costumes et tailleurs sombres, scène épurée, on ne peut pas dire que cette comédie rayonne par ses couleurs. Ce camaïeu de noir qu'a choisi Benoît Lambert, illustre parfaitement le monde de l'entreprise : froid et terne. Le jeu de couleur est particulièrement intéressant dans *La Bonne Nouvelle* puisque nous avons d'un côté l'ambiance morose des bureaux se traduisant par des couleurs fades ; et puis il y a Patrick, l'élus, voix de raison, qui illumine la scène par sa tenue aux couleurs chaudes... Contraste évident avec les invités du plateau. Pimpant et animateur du talk-show, il libère nos chers cadres de leur aliénation et les fait sortir de leur prison, eux qui croyaient en un système dominant, ils sont dès à présent sur le chemin de la rédemption. Et cette remise en question, c'est tout l'enjeu de cette comédie. Les jetés de ballons de baudruche et de confettis multicolores, surprennent le spectateur et piqueraient presque la rétine tant l'œil n'est pas habitué à voir autant de couleur sur ce plateau. Mais que fête-t-on ? Ah ! Ils sont enfin sortis de leur piège ; le capitalisme. Nos libéraux sont maintenant repentis et les couleurs peuvent en témoigner et reprendre vie.

C'est très audacieux de la part du metteur en scène de vider l'espace et très judicieux de jouer avec les coloris, le ton amer du capitalisme nous devient alors palpable tant le spectateur perçoit la teinte grisâtre qui domine la pièce. Entre jeu de couleur et d'éclairage, *La Bonne Nouvelle* reflète intelligemment le portrait de ces repentis qui sont sortis de l'obscurité pour accéder à la « véritable lumière ». Benoît Lambert aurait-il un message à nous faire passer en plongeant les spectateurs dans l'obscurité ?

Annabelle CHABERT

UNE « BONNE NOUVELLE » N'ARRIVE JAMAIS SEULE

Une ambiance sectaire qui passe d'un monde mercantile imposant une manière de vivre et de penser à ses salariés à un gourou libérateur assoiffé du désarroi des plus fragiles afin de compenser sa propre destinée manquée.

Sur un plateau digne d'une scène sortie tout droit d'une église évangélique et retransmise en direct à la télévision, se trouvent six hommes et femmes dans le désarroi le plus total. Guidés par une voix calme et compatissante, une figure christique invoquée dans le corps de Patrick, ils se donnent une mission à suivre : abandonner le capitalisme usuraire qui a usurpé leur identité. Les acteurs qui s'avèrent être définitivement incurables, trouvent malgré tout une once d'espoir dans cet élu qui va les délivrer de cette emprise. Le jeu des acteurs est formidable : ils sont désœuvrés, égarés et illuminés lorsqu'ils repensent à leur passé de riches libéraux accompagné de ses codes, de ses langages et de ses valeurs. Alors ils ferment tous leurs yeux, aveuglés et guidés par la main de Patrick et écoutent, obnubilés, les paroles de The Bangles « *Close your eyes, give me your hand* ». D'un dieu libéral et mondialisé, les personnages ont laissé place à un dieu rassurant mais également tyran, qui leur fait se rappeler à tour de rôle et à contre cœur, leur douce et amère descente aux Enfers. Au final, si nous ne sommes pas certains de la sincérité du présentateur/pasteur qui s'abreuve et s'entretient (financièrement) de la souffrance des autres, nous nous rendons compte que c'est à nous, spectateurs, de libérer ces âmes en peine. Par ce biais, la salle en elle-même est thérapeutique et le public est « l'effet miroir » des personnages qui tentent, tant bien que mal, de guérir de cette claustration.

Ysaline MONDAIN

LA BONNE NOUVELLE, C'EST QUE CE SOIR ON VA AU THÉÂTRE...

Une pièce percutante, un texte en forme de coup de poing, La Bonne Nouvelle sera-t-elle entendue ?

François Bégaudeau, qui n'aime décidément ni les profs ni les fonctionnaires et Benoît Lambert qui aime le théâtre, nous livrent là une pièce complexe, dense et réflexive.

Derrière l'attaque en règle du monde capitaliste que la génération des quarantennaires a appelé de ses vœux les plus fous, avant de se *reconvertir* pour une autre religion, avec une conviction certaine et un engouement quasi mystique, se trame, en substance, une réflexion sur... la vie.

Qu'est-ce que la vie en somme ? Pourquoi est-on là ?

Pour travailler certes. Pour ramasser des sous encore et encore, pour porter des masques, pour faire comme tous ces autres fous bercés de l'illusion que seule la prospérité saurait nous conduire sur la voie de l'éternité ? Ou... pour VIVRE ? Prendre le temps de vivre... (respirez)

Avoir des enfants, se mettre dans un fauteuil et décider de s'y ennuyer, prendre un bouquin... (respirez)

Prendre son temps. Prendre LE temps. Réfléchir la vie, SA vie. La conduire. (respirez)

Le Libéralisme tuerait-il la vie ? Le capitalisme est-il une bonne façon de vivre ?

Finalement, François a beau être contre les profs et les fonctionnaires, on est finalement d'accord avec lui et avec Benoît Lambert, pour se poser des questions.

En effet, le théâtre (mais surtout ce théâtre) a le mérite d'être là pour soulever des réflexions de fond, de celles qui sont philosophiques, sociologiques, voire métaphysiques, de celles qui sondent notre vie et la poussent à s'interroger.

Qu'il s'agisse ou non d'un théâtre engagé et/ou d'une façon de dire la vie, il est à parier que même si elle n'est pas entendue, cette *Bonne Nouvelle* là, saura nous mettre les méninges en ébullition !

Claude ZIMMERLIN

L'ANESTHÉSIE POUR TOUS !

« La vie est une longue blessure qui s'endort rarement et ne guérit jamais. » George Sand

La Bonne Nouvelle, c'est l'anesthésie pour l'endormir.

La Bonne Nouvelle est un spectacle contrasté. C'est une histoire contemporaine, qui emprunte les codes du *talk-show*, mais où l'on assiste à des problèmes qui sont pertinents à toute époque. Certaines personnes ont besoin de raconter leur histoire pour se libérer d'un poids, et ont besoin de quelqu'un pour les écouter. Parfois c'est le prêtre, parfois [le psychologue], ou un(e) ami(e), dans *La Bonne Nouvelle*, c'est un maître de cérémonie [qui prendra des airs de gourou]. Des vies sur scène qui font échos aux nôtres, ces six personnages, trois femmes et trois hommes nous racontent en fin de compte nos histoires. Cependant, nous sommes ici plutôt avec des gens provenant de la classe supérieure, très raffiné, avec des costumes élégants, beaucoup de goûts, une bonne éducation, mais le problème est le même, ils sont toujours seuls. Le public participe également à ce show, nous ne sommes pas là simplement pour voir, assister au spectacle, nous participons, car les acteurs nous touchent, ils communiquent avec nous, ils nous parlent, et leur salut passera par nous. Les personnages racontent leurs tristes histoires avec beaucoup d'émotions pour s'en délivrer, ils se sentent donc plus heureux après et nous, les spectateurs, toutes les personnes qui sont dans la salle, constatons que cela passe, et que ça passera pour nous aussi. C'est l'espoir de vivre, c'est l'espoir de trouver notre place dans ce monde capitaliste, au milieu de ces théories de développement effréné mais aussi des différentes croyances. Ce spectacle nous donne la possibilité de réfléchir, ce qui est une bonne chose. Il doit justement être une bonne nouvelle. L'autre idée importante développée dans ce spectacle est que les personnes

en apparence fortes peuvent aussi avoir leur part de faiblesse. Patrick, « maître de cérémonie » qui est là pour aider nos cinq repentis, a lui aussi une histoire à raconter. Cela traduit l'idée que tout le monde peut être faible et fort en même temps, et toute personne a besoin d'attention et d'amour.

J'aurais cependant préféré que la phrase « *c'est une bonne nouvelle* » soit un peu moins répétée. Ces bonnes nouvelles devraient être suggérées plutôt que désignées directement comme telle, de façon à laisser une place de réflexion aux spectateurs quant au propos de la pièce. Car cette pièce est remplie de bonnes nouvelles et à la fin, on ne souvient pas de toutes, ce qui fait que tout n'est pas clair pour le spectateur...

Nato MAMUKASHVILI

L'ARGENT, LA RELIGION ET SES PROPHÈTES

Imaginons un espace mu par une compétition quotidienne pour accéder à la richesse. Mu par la création de profit. Un monde où les rapports sociaux seraient articulés autour de l'argent.

Imaginons une société ayant pour religion le capitalisme.

Provocation, pensez-vous ? Tableau pas tout à fait réaliste ? Ces six anciens salariés, ces six anciens soldats du capital viennent pourtant témoigner des différentes facettes de cette quête monétaire sur le plateau.

Ils expriment tour à tour comment ils ont été absorbés et conditionnés par le milieu, aveuglés par le système, abusés par son fonctionnement et ses codes.

Ils se déshabillent au fur et à mesure que leur récit avance, tombent les masques et se dévoilent, encore fragiles, aux auditeurs. Chacune de leur histoire est différente, chaque expérience diverge mais ils ont pourtant un point commun, celui de n'avoir vécu que pour le capitalisme.

Toutefois « ils s'en sont sortis ! » affirment-ils, et c'est une bonne nouvelle. Ils ont pris conscience que leurs croyances n'étaient qu'illusoire. Ils ont réalisé qu'ils seraient plus heureux en quittant ce système.

Mais en sont-ils réellement sortis ? Et parvient-on à le quitter complètement ?

Ne s'infiltrerait-il pas sous notre peau tel un serpent noir qui habiterait nos sens ?

La fragilité de nos rescapés témoigne de la difficulté de se séparer de cette carcasse enveloppante, et en même temps, intériorisée.

La pièce questionne, la pièce travaille, car si ces anciennes élites s'avouent être guéries, nous constatons qu'elles quittent un système pour en rejoindre un nouveau.

Ainsi, la réflexion nous pousse à nous demander si l'être humain peut vivre et évoluer indépendamment des cercles constitués dans sa société, s'il peut respirer sans avoir adopté une religion, sans être encadré par un carcan, et alors... nous nous regardons nous-mêmes.

Nous analysons la société dans laquelle nous évoluons. Le capitalisme ont-ils dit ?

Et si nous n'avions pas besoin d'imaginer cet espace ? S'il était là, partout autour de nous..?

Aurore TONNELIER

CRITIQUE D'UNE PIÈCE DE THÉÂTRE

La Bonne Nouvelle : *un burn-out libérateur*

Dans cette pièce cynique, François Bégaudeau livre un texte actuel qui pousse le spectateur à s'interroger sur les élites en entreprise. La mise en scène de Benoît Lambert sublime le jeu des acteurs, qui nous livrent les confessions de 6 cadres en décrochage avec le système.

Qui n'a jamais rêvé d'une carrière triomphante ? De bonheur, fortune, réussite ? Moi oui. Tout comme les 6 protagonistes de *La Bonne Nouvelle*, qui est jouée ce mois de novembre au TDB. Pourtant le bonheur est semé d'embûches, et il semblerait qu'être carriériste n'est pas gage d'une fin heureuse.

Les tranches de vies semblent caricaturées, mais pas tant que ça. Les portraits dressés paraissent exagérés, mais pourtant résonnent dans nos propres expériences. Petit à petit, le public sombre avec les héros de la pièce dans un burn-out savamment orchestré par une mise en scène vivante et immersive. On en oublierait presque que ce n'est qu'un spectacle destiné à nous faire réfléchir et non un sombre témoignage d'une réalité de plus en plus présente dans nos vies.

Roxane BOURGEOIS

« L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR », QUELLE BONNE NOUVELLE !

Une scénographie minimaliste pour rendre le texte et le jeu d'acteur encore plus fort dans cette comédie qui met à bas tous ce qui constituaient les principes d'une classe dominante désavouée.

Sur une scène à l'allure d'un plateau de talk-show télévisuel, cinq quadragénaires viennent expier une vie passée basée sur l'avènement du capitalisme. Ils nous confient leur vécu d'un monde du travail désindividualisé, pour ne pas dire déshumanisé, où le libéralisme prime et racontent avec émotion leur histoire. Guidé par *Patrick* (Christophe Brault) le présentateur, ils vont tour à tour se libérer et s'émanciper en se débarrassant du costume qui les opprimait pour ainsi se dévoiler et devenir enfin ceux qu'ils sont vraiment. C'est ainsi que *Marthe* (Anne Cuisenier), *Jeanne* (Elisabeth Hölzle), *Luc* (Pierric Plathier), *Madeleine* (Géraldine Pochon) et *Simon* (Emmanuel Vérité) se retrouvent dans une vision commune selon laquelle « L'argent ne fait pas le bonheur » comme le dit si bien le dicton. Avec les mots de François Bégaudeau et la mise en scène de Benoît Lambert, cette comédie mêle humour, sens dramatique et vérité accablante, somme toute caricaturée mais pourtant véridique, qui fait écho en chacun de nous. Un thème sérieux tel que celui du revers tragique du capitalisme n'est pas facile à aborder et pourtant dans cette pièce il est amené de telle manière que le genre de la comédie lui va à merveille. Les personnages se font repentis et à chacune de leur rédemption, ils nous amènent avec eux dans une autre vision du monde où le bonheur ne passerait plus par ce travail dans lequel ils croyaient tant et avaient fondé tellement d'espoir. Leur bonheur est maintenant ailleurs, il est dans *La Bonne Nouvelle* qu'ils vont aller répandre au fil de la tournée, mais se sont-ils vraiment débarrassés de tout dictat ? Je vous laisse le plaisir de le découvrir en allant voir cette pièce qui nous fait réfléchir sur le fondement de notre société moderne.

Morgane BOUCHARD

LA BONNE NOUVELLE, UNE HISTOIRE DE CROYANCE

Écrite par François Bégaudeau et mise en scène par Benoît Lambert, *La Bonne Nouvelle* peine à se définir clairement. Conduit entre rêves et désillusions, le spectateur assiste à la mise en scène d'une rédemption collective aux allures sectaires.

Vous avez dit *Bonne Nouvelle* ? Mais de quelle bonne nouvelle s'agit-il ? Les points de vue risquent de diverger au sortir de ce dernier épisode de la série théâtrale *Pour ou contre un monde meilleur*. *La Bonne Nouvelle* propose un théâtre politique à l'ambiguïté constante au sein d'une mise en scène épurée laissant libre-court à des interprétations aussi antagonistes soient-elles.

De prime abord, la nouvelle semble à la fois douce et sucrée au regard de la prise de conscience de cette poignée d'élites déçues du système libéralo-capitaliste pour lequel elle a tout donné. Le spectateur partage les émotions de ces rêves brisés et on se surprendrait même à éprouver quelque compassion pour des personnages dont la détresse nous laisserait totalement indifférents outre mesure. Mais la mise en scène proposée par Benoît Lambert nous ramène trop souvent à la réalité, une réalité dans laquelle la prise de conscience de cette « farce capitaliste » se fait attendre, parfois désirer. La nouvelle prend alors un goût plus amer jusqu'à en devenir astringent dès lors que la supercherie se dévoile. Certes, ils se sont détachés du capitalisme. Mais à quoi bon se défaire d'une doctrine si c'est pour en rejoindre une autre ? Du capitalisme à la religion, de la religion au capitalisme, seule la couleur du voile change. Après tout, *La Bonne Nouvelle* n'est peut-être qu'une histoire de croyances. Ne plus croire au capitalisme est peut-être un premier pas vers la rédemption. Si nous ne croyons plus au capitalisme, en quoi devons-nous croire ? Finalement, l'œuvre ne propose pas de solutions ; elle interroge nos croyances en offrant l'espace de réflexion nécessaire à chacun afin d'apprécier individuellement les questionnements soulevés.

Mickaël ABBÉ

LA BONNE NOUVELLE, DU TÉLÉVANGÉLISME SUR LE PLATEAU DU TDB

En utilisant les codes du spectaculaire et les techniques de la persuasion, La Bonne Nouvelle nous attrape et nous fait tomber dans le piège du « bon pour vous, et en plus, pas cher ! »

La Bonne Nouvelle n'est pas une pièce comme les autres. Accompagnés en permanence par notre hôte, le très charismatique et très énergique Patrick, un groupe de six personnes se livrent aux bienfaits de l'abandon du système capitaliste. L'objectif ? Persuader le public, leur prêcher la bonne parole... ou plutôt, la Bonne Nouvelle. Au début, on y croit, on y adhère : nous assistons à la mise en scène de notre propre existence. Ou bien, nous connaissons quelqu'un se posant les mêmes questions et ressentant les mêmes émotions que les invités à cette émission théâtrale si particulière. Jeunes sur-diplômés qui ont du mal à trouver le boulot de leurs rêves, professionnels bourreaux de travail, des vacances où nous ne pouvons pas nous empêcher de répondre au téléphone... ne serait-ce pas moi, ou vous ? Notre vie est vraiment déprimante, mais que faire ? Où trouver la solution à nos problèmes ? Soutenu par ses acolytes, Patrick nous montre la voie.

Peu à peu, l'ambiance sérieuse devient plus festive, et les personnages sur le plateau dévoilent leur côté plus caricatural. L'évolution de la pièce met le public face à un constat troublant : depuis le début, ce groupe de personnes voulait nous vendre du rêve, dans le sens littéral de l'expression. En prônant un message qui pourrait être adopté par nous tous sans aucune difficulté, en utilisant les codes du spectaculaire partagés par le télévangélisme et la télé-réalité, nos hôtes souhaitent nous faire payer suite à leur intervention. Le capitalisme et la marchandisation de la vie humaine,

condamnés tout au long de ce ballet d'expériences personnelles et professionnelles très bien orchestré, se retourne contre les intervenants. Car en effet, ils font également partie de cette grandiose entreprise au caractère sectaire appelée *La Bonne Nouvelle*. Reste à savoir si nos hôtes ont vraiment été sincères avec nous, ou si ce n'est que des simples comédiens jouant le jeu de la performance et de la maximisation du profit... L'esprit humain est faible, et tout le monde (oui, même toi!) peut tomber dans le piège.

Lola GEA PEREZ

UNE COMÉDIE HORS CADRES !

C'est dans un talkshow animé que trois femmes et trois hommes viennent annoncer « La Bonne Nouvelle ». Tous anciens dirigeants ou cadres de grandes entreprises, ils ont pendant longtemps cru au système capitaliste à travers de nombreux meetings, business plan et PowerPoint jusqu'au moment de la révélation...

Dans un texte plein d'humour écrit par François Bégaudeau mis en scène par Benoît Lambert, *La Bonne Nouvelle* remet en question la situation de la classe dirigeante dans l'idéologie du libéralisme. Le duo, toujours très intéressé par la politique, se retrouve une nouvelle fois, après *La Grande Histoire* (2014), et *La Devise* (2015).

La thématique relativement sérieuse est abordée par des témoignages inscrits dans un registre comique. La mise en scène dynamique de Benoît Lambert est ponctuée de vidéos, de confettis et d'interludes musicaux décalés, digne des plateaux de télévision américaine.

Cette émission de talkshow, suivie en direct sur internet et Twittée en live, est animée par un présentateur, interprété par le comédien Christophe Brault, parfois presque gourou, qui donne la parole, à tour de rôle, aux cinq personnes venues témoigner. On s'y croirait puisque le public reste légèrement éclairé pendant une bonne partie de la pièce, comme sur les plateaux de télévisions. De quoi dérouter les habitués des théâtres !

Dans une scénographie très sobre d'Antoine Franchet, c'est surtout l'immense écran géant au fond de la scène qui attire l'oeil, sur lequel on voit défiler les noms des participants et l'adresse du site internet de l'émission.

Les personnages de François Bégaudeau sont réalistes, chacun peut y retrouver un parent, un voisin, un collègue. Les ex-cadres, interprétés par des comédiens convaincants, Anne Cuisenier, Elisabeth Hölzle, Pierric Plathier, Géraldine Pochon et Emmanuel Vérité, sont ceux qu'on appelle aussi les dominants. Ils ont tout réussi : grandes écoles, bons résultats, brillante carrière professionnelle. Pourtant, ils ont fui cet univers managé, structuré, calculé. Autrefois aliénés par le capitalisme, ils racontent aujourd'hui, avec beaucoup d'ironie, le moment de leur prise de conscience, de ce réveil parfois brutal qui leur a permis d'ouvrir les yeux sur un système auquel ils ont longtemps cru. Le groupe sillonne désormais les villes de France pour prêcher la bonne nouvelle : on peut en sortir !

Lucie MIJOULE

LE GOUROU DE WALL STREET

Dans *La bonne nouvelle*, Benoît Lambert nous livre six portraits drôles et délirants qui questionnent les frontières entre capitalisme et religion.

C'est sans manichéisme aucun que le texte de François Bégaudeau dérange, ironise et tourne en dérision les changements de cap survenus dans la vie de ses six personnages. Certes, on soupçonne que le capitalisme, c'est mal – car les personnages, anciens cadres en entreprise, se sont rendus compte des promesses non tenues de cette idéologie et de ses protagonistes. Mais un glissement s'opère rapidement vers une réflexion bien plus subtile, permise notamment par le personnage de Patrick. Ancien économiste, il est celui qui a « montré la voie » à ses cinq protégés, après avoir opéré son propre salut.

En effet, ça n'est pas un hasard si le vocabulaire religieux est omniprésent dans la pièce. Car s'il les a détourné de l'illusion du capitalisme dans laquelle ils s'étaient plongés, Patrick semble avoir fait des cinq autres personnages ses disciples, tout autant aveuglés par ce nouveau gourou. Dans sa mise en scène, Benoît Lambert ne cherche donc pas à pointer du doigt LE mal de notre siècle, mais plutôt de faire la lumière sur les questions que nous devons constamment nous poser quant aux valeurs qui rythment, et parfois dictent, notre quotidien. Finalement, la morale de cette histoire – si elle existe, ne réside pas tant dans la recherche d'un bon et d'un mauvais, que dans l'idée qu'il ne faut jamais restreindre son libre arbitre, à l'image de cette réplique qui fait d'ailleurs la couverture de saison du Théâtre Dijon Bourgogne : « Le vivant est plus vaste que la raison, et c'est une bonne nouvelle ».

AWYN

LA BONNE NOUVELLE

La nouvelle pièce de théâtre *La Bonne Nouvelle*, mise en scène par Benoît Lambert et écrite par François Bégaudeau, est la dernière création du Centre Dramatique National de Dijon.

Six individus, six illustrations du système capitaliste dans lequel nous baignons depuis maintenant bien longtemps. Ils ont cru et nourri ce système mais pendant deux heures à leur remise en question, leur désenchantement et leur libération.

Le sujet de cette pièce de théâtre est extrêmement intéressant puisqu'il est actuel. Nous vivons dans un système où l'argent est au centre de tout. Qu'il soit réel ou virtuel, nous en dépendons constamment. Avant de voir la pièce, on peut s'attendre à avoir un lourd débat autour de ce système : quel est son avenir ? En quoi a-t-il un impact puissant sur les individus ? Que faut-il changer dans notre monde qui connaît aujourd'hui une crise mondiale ? Mais ce n'est pas réellement ce qu'ont choisi de nous proposer le metteur en scène et l'écrivain. Nous assistons à une émission de télévision, un *talkshow*. Nous ne sommes pas les spectateurs d'une pièce de théâtre mais le public d'une émission. L'insertion d'éléments de la « pop culture » comme des musiques populaires rend la pièce vivante.

Nous suivons le parcours de six individus : leur arrivée dans le système capitaliste décrit comme impersonnel et quelque peu cruel. Ils sont attachants, ont des parcours variés et des personnalités singulières. Pour chacun d'eux, nous apprenons le moment où ils ont arrêté de croire en ce système, où ils ont retrouvé leur liberté. Ce point de vue très personnel du capitalisme rend l'approche du sujet principal surprenante. Le fond d'émission de télévision prend finalement le pas sur l'analyse d'un thème sensible et actuel.

Ce système en pleine crise, illustré également dans la dernière Palme d'Or du festival de Cannes avec *Moi, Daniel Blake* de Ken Loach représente une source d'inspiration pour de plus en plus d'artistes.

Eléonore PRÉVOST

LA BONNE NOUVELLE : UN TALK SHOW BIEN ORCHESTRÉ

La nouvelle création 2016 de Benoît Lambert, La Bonne Nouvelle, écrit par François Bégaudeau, met en scène cinq « dominants » qui ont perdu toute raison de croire envers leur travail. Assis sur leur chaise haute face public, ils se livrent et témoignent devant des (télé)spectateurs prêts à écouter leur histoire.

Dans la salle, les lumières encore allumées, le chef d'orchestre, le présentateur télévisé, Patrick Lélou se révèle – comme son nom l'indique – être le maître de cérémonie, le sage de la soirée.

Dans son costume décontracté, pull jaune et baskets vertes, l'air cool et informel, c'est lui qui annonce la couleur de la pièce : un véritable show télévisé live se déroule sous nos yeux. Tout y est : micros, énorme écran télévisé recouvrant le fond de scène de « citations twitter », adresse directe aux spectateurs, jingle, nous sommes plongés dans une atmosphère morbide et hypocrite du monde télévisé. Vêtus de costard cravates et tailleurs de couleurs sombres, deux hommes et trois femmes se rassemblent sur scène tel des alcooliques anonymes, afin de se confesser les uns après les autres sur leur quotidien au travail, l'univers des élites et leur croyance sincère envers le libéralisme. Après un burn-out, ces personnages se livrent devant un public à l'écoute sur leurs désillusions d'un monde où les relations humaines ont disparu, où la parité n'existe pas, où les femmes ne peuvent tomber enceinte librement sans craindre d'être jugées et licenciées.

Les comédiens interprètent leurs personnages de manière stéréotypée, parfois un peu trop récitée et tantôt exagérée, ils révèlent des situations de crise, drôles mais, parfois gênantes, indubitables et désolantes.

Avec humour et second degré, nous assistons au désenchantement de ces cinq anciens dirigeants d'entreprise qui ont cessé de croire. Cessé de croire en ce système capitaliste, où l'argent, l'inflation, les « business plan » et les budgets ont pris le dessus sur leur vie professionnelle et personnelle.

Mathilde CHENE

VOUS AUSSI, VOUS POUVEZ VOUS LIBÉRER !

François Bégaudeau et Benoît Lambert délivrent *La Bonne Nouvelle* au travers d'un talk-show déjanté.

C'est vraiment une bonne nouvelle, ils s'en sont sorti, ils l'ont fait, pourquoi pas nous ? Les personnages incarnés par Christophe Brault, Anne Cuisenier, Elisabeth Hölzle, Pierric Plathier, Géraldine Pochon et Emmanuel Vérité ne croient plus. Ils ne croient plus en ce système capitaliste plein de restructurations, de collaborateurs, de team building et d'anglicismes qu'ils défendaient jusqu'au jour où ils ont compris qu'ils s'étaient aliénés. Les confessions intimes s'enchaînent mais ne se ressemblent pas, leur seul point commun étant une douloureuse prise de conscience suivie d'une libération salvatrice. Tout au long de ces 2 heures de show défilent pleurs au micro, PowerPoints, reconstitutions et même des interludes musicaux pour vous convaincre qu'il est possible de se libérer. Une comédie de son temps, drôle et acerbe, qui résonnera en chacun de nous.

Et surtout, n'oubliez pas de live tweeter ou encore de faire un don pour #LaBonneNouvelle.

Louana RONDINI

UNE MISE EN ABYME DÉROUTANTE

La Bonne Nouvelle est une critique de l'élite capitaliste présentée sous un éclairage agréablement surprenant.

Dans la salle de théâtre, le spectateur se fait souvent discret. Plongé dans le noir il observe, se délecte, s'indigne, s'émeut, échappe parfois un rire solitaire qu'il étouffe rapidement, et fait en sorte d'applaudir au bon moment. Séparé des comédiens par cet historique quatrième mur qui lui assure l'anonymat, il juge paisiblement l'œuvre qui se déroule sous ses yeux.

La Bonne Nouvelle c'est que les habitudes du public vont devoir changer. Pris à parti dans ce talkshow improbable, où un éventail « clichément » complet de cadres bien peignés se présente à lui, le public ne sait plus. Souvent dans la lumière, apostrophé par les comédiens, il hésite : Attendons de lui qu'il se prenne au jeu, qu'il enfile son costume d'amateur de reality-show, répondant bruyamment aux nombreuses sollicitations de Patrick Lélou, animateur de *La Bonne Nouvelle*, ou doit-il rester à la place qu'on lui assigne habituellement ?

Cette mise en abyme déstabilisante donnera une teinte différente à chaque représentation. La réaction des spectateurs oscillant entre l'envie de se prendre au jeu et la perplexité devant cette expérience pour le moins surprenante : l'élite capitaliste, piteuse, confesse sa désillusion. Une thématique mise en scène de manière pertinente avec les mêmes codes qu'elle dénonce. Cet éclairage peu conventionnel porté sur le capitalisme, nous présente cinq anciens cadres témoignant de leur rédemption. Des personnages qui dans leur parcours singulier ont tous cru aux bienfaits fondés de ce système jusqu'à être pris à leur propre piège. Un spectacle clairement d'actualité, inversant les codes avec une facilité déconcertante.

Lucie HOURS

UNE BONNE NOUVELLE..?

Un spectacle sous forme de talk-show dynamique et coloré sur les dérives du capitalisme.

Marthe, Simon, Jeanne, Luc et Madeleine sont de véritables produits du libéralisme. Leur vie s'est construite sur le modèle de la productivité et du profit, mais à quel prix ?

Le spectateur assiste ici à la chute d'un empire, au rejet d'un système polluant et destructeur par une poignée d'élites qui aspirent à de nouveaux horizons d'espoir, de légèreté et d'insouciance. Le talk-show est animé par Philippe, à la fois psychologue, présentateur et gourou.

La pièce pose des interrogations pertinentes sur une thématique extrêmement actuelle et le spectateur se voit directement impliqué dans cette considération. Une des grandes qualités de ce spectacle est en effet d'ouvrir la réflexion sans pour autant fournir de point de vue spécifique et fermé sur le sujet. Quitter le système, oui ! Mais pour aller où ?

La scénographie est très épurée, les costumes sont simples, la mise en scène efficace... Cela met d'autant plus en valeur le propos de la pièce. La mise à nu des personnages se transpose dans le décor et les costumes : les femmes enlèvent leurs talons, les hommes leur cravate...

Dans sa globalité, le spectacle est donc d'une grande finesse, l'humour y est subtil, le décor simple mais efficace et le propos extrêmement bien traité.

Je pointerais cependant la présence d'un grand écran en fond de scène qui n'est, à mon sens, pas assez exploité. Si celui-ci témoigne de la société surmédiatisée dans laquelle nous vivons, il me semble dangereux de mettre un si grand élément de décor sans l'utiliser davantage pour appuyer le propos. La signification se trouve sûrement dans le simple fait que nous vivons au milieu de médias et d'écrans que nous ne voyons même plus... Pourtant face à une scénographie si épurée, il est étrange de voir le principal élément de décor si peu utile et utilisé.

Marlène VULLIET

LA NATURE A HORREUR DU VIDE

Ce lointain aphorisme d'Aristote est pour moi une bonne manière de synthétiser le message que j'ai perçu de la pièce *La Bonne Nouvelle* de François Bégaudeau. Trois hommes et trois femmes, échantillon stéréotypé de représentants du néo-libéralisme, s'y racontent ce qu'ils pensent être leur libération du système dominant. Toutefois, ce qui leur est arrivé n'est à mes yeux qu'une transition, pas forcément sensée, d'une mascarade à une autre. Pas vraiment une bonne nouvelle, donc.

Cette illusion est palpable dès le début de la pièce. La représentation, prenant une forme intermédiaire entre le talk-show et la messe évangéliste américaine, nous donne à voir d'abord un présentateur, Patrick, complice, confident, puis cinq participants venus raconter leur histoire, dans l'optique de la faire partager au plus grand nombre : « s'ils l'ont fait, vous pouvez le faire », nous répète Patrick constamment. On sent pourtant, dans chacun de leurs discours, leur douleur de n'avoir pu se retrouver dans les fonctionnements du modèle capitaliste. Ils n'ont de cesse d'exprimer leur tristesse, leur frustration, leur colère d'avoir quitté ce monde qui leur avait tant promis, qui les avait fait vibrer au plus profond d'eux-mêmes... Pour immédiatement se reprendre, à l'appel de Patrick devenu l'élu, le Dieu salvateur, et se convaincre à la manière du toxicomane qui se croit repenti : mais non, maintenant que je suis libéré, tout va bien. Voilà donc une délivrance qui sonne faux, ce qui est confirmé à la fin de la pièce, avec tout le cynisme de l'auteur. Un intervenant, dans le public, pose la question du « et après ? », de savoir de quoi ils vivent à présent. C'est en effet une question qui s'imposait, puisqu'on n'est jamais libre d'un système, toujours un cadre vient se poser sur nos épaules, toujours les cycles de vie se succèdent mais jamais le vide n'a de place dans les sociétés. Là où on retrouve le cynisme, c'est que ces « rescapés » vivent désormais sur la mise en marché de leur expérience, par ce spectacle, par une bd, par les dons d'internautes. Cette pièce, percutante et drôle, invite à mes yeux, à se poser la question de la cohérence entre ce qu'on pense de notre mode de vie, et ce qu'il induit concrètement.

Cécile BOUISSET